

# 1

## Un cadavre

— Et merrrde!

Le téléphone qui klaxonne à 22h15, c'est l'annonce d'une galère assurée. Je ne sais pas quel con au journal a choisi d'attribuer cette sonnerie à l'alerte, mais elle rajoute du stress au stress. D'autant que le niveau sonore va crescendo. Insupportable, mais c'est voulu. Il n'y a pas de messagerie sur cet appareil de service et le deux tons strident ne s'arrêtera pas jusqu'à ce que je décroche ou que l'interlocuteur, lassé, raccroche. Ce qui n'est jamais le cas.

Je vois le BlackBerry confié au reporter de permanence se trémousser sur la tablette du lavabo, parce qu'en plus le vibreur est en fonction, deux précautions valent mieux qu'une. Pour l'attraper, il me faut d'abord sortir de la baignoire sans me casser la figure. Si « Max les écoutes » me voyait! Je l'imagine en train de râler contre ces journalistes plus que lents à réagir...

« Max » ne dérange jamais le soir pour rien. L'indic de la rédaction a du métier, il sait que l'heure limite du bouclage est minuit et que la une ne sera modifiée que pour un très gros coup. Sa crédibilité repose sur son discernement. Il prend moins de gants, en revanche, avec le photographe qu'il envoie sur des coups plus ou moins foireux.

« Max » est payé 50 euros l'info, à condition qu'elle soit publiée. Ce boulot lui rapporterait dans les 3000 euros par mois en période calme. Un salaire qu'il a dû allègrement doubler cette année, avec la guerre des gangs que se livrent de pseudo-caïds pour le contrôle de la drogue dans les cités. Même de simples guetteurs âgés de onze ans sont désormais pris pour cibles. Au journal, l'appartement de « Max » passe pour être un véritable laboratoire, équipé de matériel dernier cri qui balaie en permanence toutes les fréquences d'urgence: flics, pompiers et sécurité civile. Mais ce n'est qu'une rumeur. Aucun d'entre nous ne s'est jamais rendu chez lui et ne l'a même jamais croisé.

— *Yes!*

— Un homme abattu par balles sur les plages du Prado. J'ai bipé le photographe de perm il y a vingt minutes. Brennus et Polaire se rendent sur place. C'est du lourd...

— OK, à plus!

Message court, clair, concis, précis. Comme d'habitude. À moi de faire mon job, maintenant. Pour que le préfet et le directeur départemental de la Sécurité publique se déplacent en personne, c'est forcément une peinture qui s'est fait assassiner. Premier coup de fil pour l'Évêché. L'officier de permanence à la PJ hallucinerait s'il savait qu'à l'autre bout du fil la fille est à poil dans sa salle de bains. Vive le mobile et les numéros préenregistrés.

— Demais de la...

— Salut, Annabelle, c'est Bernard. Alors, il s'agit d'un homme. La cinquantaine. Deux balles. Il faisait son jogging. Pas de témoin. C'est un vieux qui promenait son clebs qui est tombé dessus. Je ne t'ai rien dit.

Précision totalement inutile, mais qui fait partie des codes convenus quand on appelle l'hôtel de police. Tout

comme le tutoiement, d'usage au sein d'une même corporation, qui en dit long sur les rapports flics-journalistes.

Bernard Parisi est un des derniers officiers de la PJ arrivés à Marseille. Pour lui comme pour les autres gradés, le journal a mis les petits plats dans les grands : visite de nos locaux, des rotatives, déjeuner dans la salle de réunion avec le rédacteur en chef et les journalistes chargés des faits divers. Relations publiques classiques, agrémentées d'un petit service qui crée des liens plus étroits : Bernard a bénéficié de la communication des annonces immobilières avant leur publication, un temps d'avance précieux sur le commun des mortels pour trouver un appartement.

— Tu as un peu plus de précisions ? Son identité, par exemple ?

— Ce serait un collègue à toi. Saint-Gilles, ça te parle ? Le préfet est déjà informé. Le proc de permanence et le commissaire Paoli sont partis là-bas...

La conversation s'arrête net. J'ai coupé la ligne. Je suis debout face au miroir du lavabo. Je grelotte malgré la chaleur humide qui règne dans la pièce. J'imagine le corps de Pierre, à terre, baignant dans son sang. J'ai la tête qui tourne. Violente contraction de l'estomac, spasme, le verre de meursault savouré il y a cinq minutes se répand sur le carrelage.

Mécaniquement, je me dirige vers la penderie. J'enfile un jean et un sweat. Ma main est allée décrocher celui suspendu tout au fond. Le blanc à capuche. Pierre me l'avait offert à Paris lors d'une de nos escapades. Tandis que le coton glisse sur ma peau, je le respire profondément, comme si le tissu était encore imprégné de son parfum... Réflexe stupide, il y a longtemps que son odeur a disparu de mon quotidien.

Les premiers flics sur zone ont pu se tromper, ce n'est peut-être pas Pierre... Quelqu'un qui lui ressemble. Un type qui fait son jogging n'a pas ses papiers sur lui... Ou alors un homonyme?

Tout en me repassant en boucle la conversation avec le permanencier, j'attrape mon cuir, le casque, plonge l'ordi portable dans mon sac fourre-tout. À moto, il me faut cinq minutes pour rejoindre les plages par le bord de mer. Inutile de demander des précisions sur la localisation exacte du corps. Les gyrophares bleus feront office de GPS.

Au fil des kilomètres, quatre tout au plus, je sens le stress monter et le froid m'envahir, malgré la température relativement douce... Malaise renforcé par la vision de ces immenses pelouses plongées dans le noir. Seuls les anciens se souviennent de l'époque où la mer arrivait jusqu'en bordure de route. Ces plages artificielles réalisées avec la terre évacuée lors de la construction du métro se vident à la nuit tombée. Les joggers prennent alors possession des lieux, suivis des propriétaires de chiens qui laissent libre cours aux besoins de leurs amis... un peu partout! J'ai intérêt à regarder où je mets les pieds.

Au milieu de cette tache sombre, en retrait de la rue, un halo... Phares des véhicules de police, projecteurs et, sur le trottoir, un groupe de curieux sortis des restaurants d'en face. Certains ont encore au cou le bavoir de rigueur pour la dégustation des crustacés. Manque plus que le rince-doigts... Pas de doute, c'est ici.

La police française s'est mise à l'heure américaine. La scène de crime est digne d'un épisode de la série *Les Experts: Miami*. Dans le rôle d'Horatio Caine, Paoli, le patron de la criminelle en personne. Se doute-t-il que l'acteur roux passe la moitié de l'année à quelques kilomètres d'ici? Caruso, de son vrai nom, possède une maison dans

les Alpilles. Je m'y suis rendue pour l'interviewer... Un type sympa, pas prétentieux du tout, qui m'a affirmé que je serais très déçue de suivre un tournage. Beaucoup d'images virtuelles, plaquées sur les acteurs, condamnés à mimer dans le vide devant un fond de couleur verte...

Ici, en revanche, tout est réel. Bien réel. Trop réel. Depuis cinq minutes, je suis aux prises avec un flic de base en uniforme. Il a reçu des ordres, n'a jamais vu le petit rectangle jaune barré de bleu-blanc-rouge, viatique de ma profession. J'ai beau éructer, lui brandir ma carte de presse sous le nez, le menacer d'en référer à ses supérieurs, au préfet... rien n'y fait, le planton refuse de me laisser passer.

Je suis à cinquante mètres en contrebas du « Bateau ivre », la sculpture dédiée à Rimbaud. D'ici, je ne vois rien. Une seule solution, appeler Paoli sur son portable. Il ne va pas apprécier, mais c'est ça ou le ratage ! Surtout, il faut que je sache...

— C'est Annabelle... Jean-Louis, c'est moi qui couvre. J'ai dix minutes pour envoyer mon papier, je suis bloquée par un agent qui m'empêche de te rejoindre.

— Passe-lui ton portable.

En quelques secondes, l'homme s'est redressé. Son ton est déférent. Il me redonne mon appareil sans un mot et s'écarte. Sprint sur trente mètres. Paoli descend à ma rencontre. Derrière lui, en partie masqué par des hommes en combinaison blanche qui s'affairent, j'entrevois le corps. Si j'avais encore une illusion, un mince espoir qu'il y ait erreur sur la personne, il s'envole. Ce ne peut être que Pierre. Lui seul portait pour courir un collant noir moulant. Réminiscence de l'époque où il donnait des cours de boxe française.

— C'est un de tes confrères, Pierre Saint-Gilles. Je ne t'apprends rien, t'as passé *le* coup de fil. T'es tombée sur

Parisi. Une balle dans la tête et une... dans le bas-ventre. D'où, peut-être, une histoire de cul. Un mari jaloux. Le procureur est sur les dents. Un journaliste abattu, ça fait toujours désordre. Il sait que vous n'allez pas nous lâcher jusqu'à ce qu'on ait trouvé.

Nouveau haut-le-cœur. Je m'éloigne, mais rien ne sort. Paoli est dans mes pas. Inutile d'adopter une posture, de mettre un masque, il se doute que je connais la victime. Entre journalistes, à Marseille, on se connaît tous de vue, on se croise régulièrement... Certains plus que d'autres. Parfois, les noms nous échappent, mais on se salue ou on s'embrasse, c'est selon.

— Annabelle, ce n'est pas ton premier cadavre!

Non, ce n'est ni mon premier cadavre ni mon premier assassinat par arme à feu... Mort, abattu, tué, autant de termes que nous couchons presque quotidiennement sur le papier sans éprouver de sentiments particuliers. Des formules devenues banales. Mais là, en quelques minutes, ces mots usés à force d'être usités viennent subitement de retrouver leur force, leur violence... Ils reprennent un sens, la forme d'un visage connu, les traits d'un proche, d'un intime, et cela change tout.

Sonnerie stridente, celle qui signale un appel de la rédaction en chef. Ils doivent s'impatiser à la maquette.

— Je suis sur place. C'est qui, le photographe?

— Bessier.

— Il a pu shooter avant que le périmètre soit bouclé?

— Oui. On a une photo extra. On la met à la une.

— Tu me la mailles. J'ai le portable avec la clé 3G. Je me mets sous un lampadaire, te fais la légende et le feuillet qui va avec.

Il me reste vingt minutes à peine, mais j'ai assez d'éléments pour pondre la copie de circonstance. Seulement,

mes mains tremblent. Si je n'arrive pas à me calmer, je vais tripler les lettres, comme si je tapais avec des mouffles. Je dois me ressaisir.

Une chose après l'autre. Je pose l'ordi sur la selle de la moto. Je l'ouvre. J'appuie sur le bouton de démarrage. Code utilisateur : AZERT. Les cinq premières lettres du clavier. Je me félicite de ne pas en avoir choisi un plus compliqué, parce qu'à cet instant je serais bien incapable de m'en souvenir. Je navigue à vue. Une vue trouble... Me connecter. Putain, que c'est long! Accéder à ma boîte mail, maintenant. Et merde, nouveau code. Le maire en verlan, ou presque : DINGO. Ça ne s'ouvre pas? Je retape, plus lentement : DINGO. Toujours pas... J'ai capté! J'étais en majuscules... Nous disons donc : dingo... Bingo, ça y est!

La photo, maintenant... Non. Ils ne peuvent pas publier ça! Son visage couvert de sang apparaît distinctement. Je ferme les yeux, respire profondément. Et rappelle la rédac.

— Non, mais tu as vu la photo? On ne peut pas sortir ça! C'est... c'est dégueulasse! Trop gore!

— Ce n'est pas ton problème, Annabelle. Elle est déjà scannée. Et on est short en temps. Tu m'envoies le texte?

— Attends, c'est pas possible! C'est un journaliste. Un confrère. On le connaissait tous.

— Bonjour les arguments! Tu n'aurais pas autant de scrupules pour un inconnu. Je t'arrête tout de suite : j'ai fait ce choix, ça relève de ma responsabilité. Tu m'envoies la légende et ton papier! Point barre.

— La légende, tu te la torches! Moi, je ne cautionne pas ça!

— OK. Bouge! Pas de place pour le feuillet. Neuf cents signes maxi. Le titre est déjà en place.

Pauvre type... Il va m'entendre demain, à la conférence de rédaction. C'est minable. Bessier a dû shooter en rafale. Il y a forcément un autre angle de vue. On n'est pas une feuille de chou à scandales! J'ai oublié de lui demander le titre pour me caler dessus. Hors de question de le rappeler. La roto doit déjà l'avoir.

— Annabelle à l'appareil. Tu peux me lire le titre sur le mort du Prado?

— Ouais: « Un journaliste assassiné sur les plages du Prado. »

— Merci.

« Il était environ 22 heures hier soir quand un riverain qui promenait son chien sur la plage Gaston-Defferre a aperçu un corps allongé dans l'herbe, au pied de la sculpture dédiée à Rimbaud. Les marins-pompiers, rapidement arrivés sur place, ont d'abord pensé à un jogger victime d'un malaise cardiaque, avant de constater des impacts de balles. Pierre Saint-Gilles aurait été atteint par deux projectiles, selon les premières constatations de la police. Les enquêteurs s'interrogent toujours sur le mobile du meurtre. Aucun témoin ne s'est pour l'instant fait connaître. Après avoir été longtemps journaliste à la radio, Pierre Saint-Gilles, quarante-huit ans, s'était spécialisé dans l'information sur des sites Internet. Il collaborait également à divers magazines d'investigation pour la télévision. C'était un confrère apprécié et respecté. Notre journal présente ses condoléances à sa famille. »

Un clic et c'est envoyé. La connexion Internet fonctionne toujours.

— Tu l'as?

— Oui, c'est bon... Dis donc, tu ne t'es pas foulée!

— Si tu peux faire mieux en cinq minutes chrono, dans le noir, le cul posé sur une selle, l'ordi en équilibre

sur le réservoir, le tout entourée de curieux et de flics qui n'arrêtent pas de t'interrompre, te gêne surtout pas, vas-y! Allez, tchao, bonsoir, à demain.

Gros naze... L'urgence, le terrain, ça lui rappelle quelque chose? Ça doit faire vingt ans qu'il n'est pas sorti de son bureau. Il fait partie de ces journalistes qui, en prenant du galon, ont totalement zappé notre quotidien. En dehors de ce type d'événement, assez rare malgré tout, ils se contentent de relire nos papiers et de les retoucher sur la forme pour justifier leur rémunération.

Aucune raison de rester plus longtemps ici, je n'apprendrai rien d'autre ce soir. Il faudrait que j'aie salué Paoli avant de désertier. Mais télés et radios sont arrivées. Il est cerné d'une meute de caméras et de micros. Je l'appellerai demain.

Je referme l'ordinateur, démarre et mets le cap sur le seul lieu qui me semble avoir du sens...



## 2 Une pièce

Rien n'a changé... La couleur des murs est toujours rouge basque, plafond compris. Des rayonnages, du sol au plafond, soutiennent des monceaux de livres, sans classement particulier. Aucun éditeur n'est privilégié. Seul endroit vierge dans cet amas de jaquettes, la cloison derrière son bureau. Les bouquins ont cédé la place à des cadres protégeant des dessins. Des croquis de femmes nues, au crayon. Tous signés d'artistes plus ou moins connus du xx<sup>e</sup> siècle.

Au total, une quinzaine d'œuvres encadrées d'une simple baguette de chêne et d'une marquise noire qui fait ressortir le trait étalé sur papier jauni. Au côté des petits maîtres provençaux, un Picasso, le clou de sa collection pour tous ses visiteurs. Pas pour lui. Pas pour moi. Celui qui capte mon attention est le plus grand format. Le plus original, le seul où le modèle apparaît de face, de profil et de dos, trois dessins pour le prix d'un. Ce tableau me représente. J'avais accepté de figurer dans sa collection... C'était il y a dix ans. Dix ans déjà.

Coup d'œil rapide sur le reste de la pièce. À droite, le coin salon, le canapé et les deux fauteuils club en cuir. Je caresse les dossiers en passant. Vieille habitude... Dans l'angle, l'armoire cave à vins, toujours aussi garnie. Une

légère odeur de cigare flotte dans l'air et recouvre son parfum, choisi ensemble des années auparavant. Je suis persuadée que l'explication de sa mort, il y a deux heures à peine, se trouve dans ces cinquante mètres carrés.

Voilà pourquoi je suis ici, dans ce loft, le regard vissé sur mon nu.

« Ce sera la seule œuvre contemporaine du mur », m'avait-il affirmé, poursuivant, plein de tact :

— Ça ne te demandera pas un gros effort et, vieille, tu seras contente de voir ton corps l'année où il a basculé dans le *xxi<sup>e</sup>* siècle !

Pour me convaincre, il m'avait rapporté une anecdote sur Auguste Valère. Lors d'une interview chez ce dernier pour France Culture, une petite femme voûtée et toute ridée leur avait servi le thé. L'homme, âgé de quatre-vingt-dix ans, l'avait déshabillée du regard. Puis il s'était levé pour aller chercher une toile. Elle représentait un peintre de dos et son modèle posant nue.

— C'est elle. Elle et moi, en 1928, dans la classe des Beaux-Arts de Marseille.

Pierre avait tenu à saluer la vieille dame en partant. Il m'avait assuré que ce tableau l'avait fait bander. De là était partie l'idée de sa collection. Son premier achat avait d'ailleurs été un nu de la femme en question, daté de cette époque-là. L'explication de cette genèse artistique avait ensuite varié... Une autre fois, je l'avais par exemple entendu affirmer qu'au cours d'un déjeuner avec Briata, où il n'avait d'yeux que pour la fille de l'artiste, ce dernier lui avait dit que les bons peintres sont d'abord des artisans. Même si leurs œuvres sont abstraites, ils doivent être capables de dessiner un nu académique. D'où la soudaine passion de Pierre pour ce type d'études. Seul travail à même, selon lui, de démasquer les imposteurs. C'était

devenu la version officielle. Plus présentable que la précédente. Il n'achetait d'ailleurs jamais de tableau sans avoir obtenu du galeriste un « nu d'atelier ».

Je regarde ces femmes « croquées » comme si je les découvrais et termine ma visite par celui qui me représente. Au moins un point sur lequel il a tenu parole : c'est le seul dessin contemporain pendu à une cimaise. J'avais hésité, longuement, avant d'accepter. Le fait de poser n'était pas un acte anodin. Me mettre à nu, me faire violence pour oublier tous mes complexes, sous l'œil certes professionnel mais appuyé d'un parfait inconnu, était un vrai défi. Et, au-delà, toute la symbolique de me retrouver « accrochée » chez lui, livrée aux regards critiques, avec le risque d'être reconnue. Il m'avait fallu une certaine inconscience et une bonne dose de passion pour me prêter au jeu, mais à l'époque je cédaï à tous ses caprices. Il devait m'accompagner à l'atelier mais s'était décommandé au dernier moment tandis que nous l'attendions, un peu gênés, en faisant durer un café depuis vingt minutes. Le peintre avait la cinquantaine, moi trente-quatre. C'est lui qui fut informé de la défection de Pierre sur son portable. Sans préambule, il me demanda de me déshabiller, ne me proposa pas de m'abriter derrière un paravent et me reluqua ouvertement, tandis que j'ôtai mes vêtements. Je donnai le change en m'exécutant le plus naturellement possible. Il sortit un appareil photo et commença à énoncer des directives précises pour les poses, tournant autour de moi. Insistant sur la cambrure, l'écartement des jambes, me faisant marcher, me retourner... Je défilai tantôt les bras le long du buste, tantôt les mains sur la nuque. Pas question de lui cacher la moindre parcelle de mon corps. L'exercice dura un quart d'heure et prit fin sans explication.

Je n'ai jamais revu le peintre. Je ne sais pas ce qu'il a fait des photos ni si d'autres nus d'atelier me représentant ont été mis sur le marché. Le seul dont j'ai connaissance est sur ce mur. Lorsque Pierre l'avait introduit dans sa collection, son accrochage avait donné lieu à un cocktail à son domicile conjugal. Il m'avait proposé de passer boire un verre, sans autre précision. Mortifiée, j'avais assisté aux commentaires des invités sur sa dernière acquisition. Certains flagorneurs louaient le trait du peintre. D'autres détaillaient la forme des seins, des fesses. Mais le pire fut sans conteste la réflexion de sa femme, qui porta exclusivement sur l'implantation des poils pubiens. Comme d'habitude, c'était elle qui avait organisé la réception et lancé les invitations. Pierre avait ajouté à la liste quelques confrères dont je faisais partie. Personne ne fit le rapprochement avec moi, alors que les esquisses étaient criantes de vérité. J'étais là, tétanisée, incapable d'émettre un son ou une critique, ce qui n'était pas dans ma nature. Pierre, l'œil égrillard, attendait de toute évidence que ce microcosme mondain me démasque. Tout le monde ignorait que nous étions amants...

Quelques mois plus tard, son épouse ne supportant plus la vue de ces créatures nues dans son intérieur bourgeois, il lui mentit une fois de plus, par lâcheté, et lui fit croire que l'ensemble de la collection avait été vendu aux enchères. Elle était depuis lors installée ici.

Une garçonnière achetée par Pierre via une SCI, il y a neuf ans déjà, pour abriter nos rendez-vous. C'était dans son esprit « la » preuve matérielle du grand amour clandestin que nous vivions...

La clé était planquée à l'endroit habituel, dans l'escalier. Il ne l'avait jamais sur lui. Précaution élémentaire de l'homme marié.